

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 78=98 (1932)

Heft: 11

Rubrik: Zeitschriften

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Kav.-Oberlt. *Arnold Corti*, geb. 1873, zuletzt Lst., gestorben am 18. Oktober in Zürich.

Cap. Cav. *Maurice Turrettini*, né en 1878, en dernier lieu Tr. Et., décidé le 25 octobre à Genève.

Art.-Hptm. *Arnold Stahel*, geb. 1864, zuletzt z. D., gestorben am 26. Oktober in Zollikon bei Zürich.

J.-Oberst *Ernst Armbruster*, geb. 1871, z. D., gestorben am 27. Oktober in Bern.

J.-Hptm. *Emil Trachsel*, geb. 1900, Kdt. Geb. J. Kp. III/36, gestorben am 28. Oktober in Diemtigen (Kt. Bern).

Art.-Oberlt. *Armin Vaterlaus*, geb. 1900, in Bern, Kdt. a. i. F. Btr. 27, gestorben am 30. Oktober bei Terni in Italien.

J.-Hptm. *Friedrich Schwab*, geb. 1884, Kdt. Lst. Kp. I/22, gestorben am 1. November in Bern.

San.-Hptm. *Hermann Notz*, geb. 1867, zuletzt T. D., gestorben am 2. November in Zürich.

San.-Hptm. *Hermann Koller*, geb. 1866, zuletzt T. D., gestorben am 4. November in Zürich.

ZEITSCHRIFTEN

Der «Pionier». (Offizielles Organ des Eidg. Militärfunkerverbandes und der Vereinigung schweizerischer Feldtelegraphenoffiziere. Redaktion: Breitensteinstrasse 22, Zürich 6.)

Wir haben im Verlaufe dieses Jahres leider keine Zeit gefunden, diese monatlich erscheinende Zeitschrift würdig zu rezensieren. Darin kommen alle aktuellen Fragen, welche unsere Verbindungstruppen interessieren, zur Besprechung. Berichte über Erfahrungen in Rekrutenschulen und Wiederholungskursen, Uebermittlungsdienst militärischer und ziviler Art im In- und Auslande, über technische Errungenschaften usw. folgen sich in abwechslungsreicher Fülle. Die Mitteilungen des Zentralvorstandes sowie die Sektionsberichte zeugen von einer regen Tätigkeit dieser Verbände; besonders erwähnt seien die Sektionen Basel, Bern, Winterthur, Zürich. Die Zeitschrift kann jedem, der sich für allgemeine und besondere Fragen des Verbindungsdienstes und seiner vielseitigen Mittel interessiert, warm empfohlen werden. Wir hoffen, im nächsten Jahr diese interessante Monatsschrift eingehender behandeln zu können.

Mi.

La **Revue d'Infanterie Française** du mois de juillet contient un article du capitaine de Senneville sur l'infanterie suisse. Cet article fort élogieux, trop élogieux, expose clairement — réserve faite de quelques erreurs bien pardonnables — l'organisation et les conceptions tactiques de notre infanterie.

Le chef d'escadron d'artillerie Dupuy a commencé, dans les numéros de juin, juillet, août et septembre de la **Revue Militaire Française**, l'étude de «La lutte pour l'Hartmannswillerkopf», sujet que cet officier doit précisément venir exposer à nos sociétés d'officiers l'hiver prochain. Nous nous proposons de revenir sur cette intéressante étude dès qu'elle aura complètement paru.

Il est bien difficile de résumer deux des plus beaux chapitres de l'ouvrage du commandant Delmas: «L'infanterie de la victoire» que reproduit **La Revue d'Infanterie Française** dans ses numéros de septembre et d'octobre. Ce modest compte-rendu ne donnera que de pâles reflets de ce remarquable travail. Le premier article: «Combat défensif» fait revivre un combat-type tel qu'un bataillon le menait en 1918, tel qu'un bataillon le mènerait vraisemblablement au début d'une nouvelle guerre. Nous assistons à l'alerte d'un régiment en réserve de division et à la mise en marche du bataillon Delmas. Ce bataillon va relever un bataillon italien sur le front d'arrêt. C'est d'abord une marche d'approche. Rien de grave au départ, quelques coups de 105 égarés. Mais bientôt attaque par surprise, à la mitrailleuse, par deux avions volant bas. Enfin, intervention de l'artillerie allemande.

Le bois des Grands Savarts est malgré tout atteint. Les hommes sont un peu pâles, mais bien en main, les officiers calmes. Le bataillon se met à couvert dans la partie du bois la moins martelée et il y passe la nuit.

Au jour relève du bataillon italien sous les tirs de harcèlement. Et voilà le II/79 installé tant bien que mal, sur une contre-pente, au contact immédiat des Allemands; il occupe un kilomètre de front et cinq cents mètres de profondeur. Situation peu enviable, «impossible de jour de garnir la crête qui est bombardée et fusillée, où il n'y a aucune organisation. C'est tout juste si on peut y pousser quelques guetteurs. «Le commandant parcourt son front de bout en bout.» Partout les hommes creusent. Dans moins d'une heure ils seront enterrés jusqu'au cou.»

La journée (24 juillet 1918) s'écoule, dorée de soleil . . . A la chute du jour le bombardement allemand s'accroît et à 2300 le bataillon reçoit l'ordre de se replier d'un kilomètre. Rupture du combat de nuit et occupation d'un nouveau front d'une longueur de 1500 mètres avec une profondeur de 1000 mètres. Tout est à recommencer, il faut se creuser de nouveaux terriers.

A 0530 pilonnage infernal; «on ne décrit pas un pareil ouragan . . . Avez-vous été sous un orage de grêlons, en montagne? Ici c'est quelque chose d'analogue, à cette différence près que les grêlons les plus légers pèsent dix kilos . . .» Une heure passe, le tir dure toujours: c'est une attaque.

Brusquement l'artillerie allemande allonge son tir. Toutes les lignes téléphoniques ont été hachées. Il faut envoyer un coureur pour demander l'appui de l'artillerie. Mais les mitrailleuses crépitent, les lebel's claquent, le II/79 n'a pas été pulvérisé. Les compte-rendus des compagnies arrivent, les Allemands s'infiltrèrent, le poste de commandement du bataillon est lui-même encerclé . . . Le commandant de bataillon fait prendre position à sa liaison et on fait le coup de feu. Une patrouille est envoyée pour chercher le point faible de l'assiégeant, dans le dessein de préparer une percée, et . . . elle ramène 25 prisonniers. Les assaillants infiltrés dans la position, désorientés, désunis, ont estimés leur effort vain et se sont rendus sans coup férir. «Ainsi va le combat.»

Il va être midi. Les compte-rendus se succèdent; la situation sans être compromise n'est pas brillante: «En avant du front, rassemblement de troupes adverses. Pertes dans toutes les unités, manque de munitions.»

Deux contre-assauts sont déclanchés.

Une compagnie d'un autre régiment apporte des munitions. Le ravitaillement des compagnies de combat s'avère impossible, les ravitailleurs refluent. «Il faut tenir compte de l'élément psychologique. Un homme qui se bat a un dynamisme d'héroïsme considérable; un homme qui ravitaille, sous le feu, des camarades inconnus est un pauvre diable que sa mission n'exalte guère et que sa lourde charge handicape sévèrement.»

Le commandant demande encore une fois l'appui de l'artillerie; les batteries françaises tirent, mais elles ne musèlent ni les batteries, ni les mitrailleuses adverses.

«A intervalles réguliers une demi-douzaine d'avions viennent audacieusement survoler le champ de bataille et fusiller tout ce qui bouge.» On tient, mais il est toujours impossible de songer au ravitaillement. «Et les munitions qui s'épuisent, les pertes qui augmentent, les blessés qui s'accumulent, sans qu'on puisse les relever!»

A 1830 l'infanterie allemande rentame l'assaut. Et, comble de malheur, la compagnie de réserve se replie sans ordre. Elle est renvoyée sans tarder sur les positions qu'elle n'aurait pas dû quitter et bien qu'elle ne compte plus qu'une quarantaine d'hommes et deux officiers — faible digue mais vaillante —, c'est contre elle que la vague allemande vient mourir, lasse de sa course. Rebuté par l'obstacle, l'adversaire se replie vers les fonds sombres du ravin de sa base d'attaque. La bataille est finie et gagnée.

Après cet exemple-type du combat défensif, voici «La prise de Villers-le-Sec» ou: le combat offensif. Comme le dit la Revue d'infanterie, cet épisode est instructif à un triple point de vue:

on y suit très bien la vie des petites unités et leurs efforts conjugués, dans le hasard le plus heurté;

on y voit en détail la coopération infanterie-chars, à l'échelon compagnie; enfin on y comprend l'action des chefs et surtout du chef de bataillon, son rôle capital pour prévoir, coordonner, réagir, en un mot: commander.

Il s'agit de l'attaque d'un village fortement organisé, attaque préparée en quelques heures de la nuit. L'organisation de l'opération et la donnée d'ordres rapides du commandant Delmas sont fort intéressantes. Mais nous devons remarquer que si cette attaque est très instructive pour nous — c'est l'attaque que nous recevrons — son exécution n'est pas dans nos cordes. Le II/79 dispose d'un très fort appui d'artillerie (barrage roulant) et il est accompagné, précédé serait plus juste, par des chars.

Le style du commandant Delmas est infiniment alerte et attachant. Sous sa plume le combat revit. La lecture de ces articles de la Revue d'infanterie est vraiment passionnante. Mft.

Rivista Militare Italiana. Luglio 1932.

Die Operationen der Oesterreicher im Guerillakrieg in Dalmatien, 1869 und 1882, behandelt in interessanter Weise Art. Oberstlt. Italo Carracciolo. **Das Thema des Guerillakrieges** ist auch für uns Schweizer aktuell. Auch wir können und werden hoffentlich bei einer feindlichen Invasion, komme sie von woher sie wolle, dazu kommen, diese Art der Kriegsführung: die Kriegsführung des Schwächern, anzuwenden.

Geradezu klassisch ist ja der Guerillakrieg, den die Tiroler unter Andreas Hofer 1809 gegen die kriegs- und sieggewohnten französischen Truppen und ihre Verbündeten, die Bayern, führten.

Die Insurrektionen in Dalmatien stellten an sich bescheidenere Begebenheiten dar. Ein Küstenstreifen, 60 km lang und maximal 20 km breit. Aber die Schwierigkeiten des Geländes waren angesichts des Mangels an Kommunikationen und der klimatischen Besonderheiten der dalmatinischen Küste grosse.

Eine Reihe von Fehlern der österreichischen Führung machten die Niederwerfung der ersten Insurrektionen 1869 sehr reich an Rückschlägen und Verlusten. Unzweckmässige Ausrüstung des österreichischen Soldaten, Unterschätzung der Geländeschwierigkeiten und des Gegners, unpassende Zusammensetzung der Kolonnen, ihre Ueberladung mit Tross, infolgedessen grosse Langsamkeit ihrer Bewegungen, wo möglichst grosse Raschheit am Platze war, mangelhafte Marschsicherung, mangelhafter Zusammenhang

zwischen den verschiedenen Pazifizierungskolonnen u. a. m. Erforderte die Niederwerfung der ersten Insurrektion rund 15,000 Mann und etwa 4 Monate, so gelang die Bezwingung der zweiten mit ungefähr dem gleichen Truppenbestande 1882 in viel kürzerer Zeit.

Die Oesterreicher hatten aus ihren Fehlern die notwendigen Lehren gezogen: Der Feldzugsplan des Feldmarschallieutnants von Jovanovich zeugte von klarer Erfassung desjenigen, worauf es ankam. Der Zusammenhang der verschiedenen zahlreichen Kolonnen war sehr gut. Die Bewegungen der Kolonnen sehr rasch. Die Marschsicherung für unsere Begriffe zwar überreichlich: $\frac{1}{2}$ bis $\frac{3}{4}$ der Kolonnenstärke. Und die ganze Kriegs- und Gefechtsführung der Oesterreicher ging schliesslich darauf hinaus, die «Rebellen» an der ihnen erfahrungsgemäss schwächsten und empfindlichsten Stelle, im Rücken zu treffen.

In zwei Monaten waren die Operationen mit einem Minimum von Verlusten beendet.
O. B.

Rivista Militare Italiana. Agosto 1932.

«**Onestà di comando**» betitelt sich ein Aufsatz des Inf. Oberstlt. Dr. Cesare Ambrogetti. Es ist oft schwierig, ein fremdsprachiges Wort mit dem passendsten eigenen zu übersetzen. In diesem Falle fehlt wohl das absolute deutsche Synonym für das italienische Wort «onestà». Aber man weiss, was der Italiener damit sagen will, und das ist «Ehrenhaftigkeit und Geradheit» jeglicher Kommandoführung, will heissen Ausübung der Befehlsgewalt. Der ganz vorzüglich geschriebene, psychologisch gründlich durchdachte Aufsatz erläutert all das, worauf es schliesslich ankommt, um bei der Soldatenausbildung, heisst Soldatenerziehung und Soldaten- und Truppenführung Erfolg zu haben, wobei aber unter Soldat auch Offizier verstanden werden soll. Er weist immer und immer wieder darauf hin, wie heute psychologisches Verständnis jedes Vorgesetzten unerlässliche Bedingung zum Erfolg ist: «Die Truppe von heute bleibt wenig mehr in den Kasernen. Sie hat keine Zeit, sich in langen Spintisierereien zu ergehen. Sie sieht, beobachtet, nimmt die Beobachtungen in sich auf und beurteilt die Handlungen ihrer Vorgesetzten entweder als gerechte mit anhänglichen Gefühlen oder als ungerechte mit Gefühlen des Widerwillens oder gar der Abscheu. **Sie beweist durch ihre eigene Haltung das Genügen oder das Ungenügen ihres Kommandanten.**»

Beherrzenswert ist einer der Schlussätze: «Uebergehen wir jene Fälle übertriebener Empfindlichkeit Untergebener, denen man auch nicht mit einem einzigen Wort einen guten Rat geschweige denn etwa sagen wollte, wie man etwas hätte besser machen können, ohne dass sie sofort den Beleidigten spielen. Es sind dies schon mehr krankhafte Erscheinungen, die man zwar bemitleiden, aber doch überwinden muss.»

Das Studium des Aufsatzes kann jedem Soldatenerzieher und -bildner nur aufs wärmste empfohlen werden. **Er dürfte auch insbesondere in unsern Offiziersschulen mit grossem Nutzen beim Unterricht über Dienstreglement verwendet werden.**
O. B.

Rivista Militare Italiana. Settembre 1932.

Die Flammenwerfertruppen (Le truppe lanciafiamme) behandelt in ausführlicher Weise Geniehauptmann Attilio Izzo. Der Aufsatz ist die für das Jahr 1931 vom italienischen Kriegsministerium preisgekrönte Arbeit über dieses Thema.

Es scheint, dass ein Urtyp des Flammenwerfers bereits im peloponnesischen Krieg, im Jahre 424, zur Anwendung gelangt ist. Im Mittelalter sind verbesserte Typen im Gebrauch gewesen und Erzbischof Magnus von Upsala hat sogar die Beschreibung zweier Typen hinterlassen. In der neueren Zeit gehen die ersten Versuche mit Flammenwerfern in den Anfang des 20. Jahr-

hunderts zurück. Im Weltkriege waren es die Deutschen, die zuerst ihre Gegner mit einem Flammenwerfer überraschten, indem sie am 25. Februar 1915 solche bei Malancourt gegen die Franzosen in Tätigkeit setzten. Der Erfolg entsprach den Erwartungen: immerhin scheint er mehr dem Moment der Ueberraschung und daraus entstandenen Verwirrung als den durch ihn bewirkten Verlusten zuzuschreiben zu sein. Die Engländer und Franzosen folgten natürlich bald dem Beispiel der Deutschen. Die Italiener führten zum ersten Male im Oktober 1916 Flammenwerfer französischer Provenienz ein.

Verfasser behandelt gründlich das **Material, Organisation und Anwendung der Flammenwerfertruppen**. Ausführliche Tabellen geben Aufschluss über die Flammenwerfertypen der Deutschen und Oesterreicher sowie der Alliierten. Eine weitere Tabelle zeigt die Zeiteinteilung eines zweiwöchentlichen Einführungskurses für Flammenwerfertruppen.

In einem letzten Kapitel gibt der Verfasser einige Beispiele aus dem Weltkriege, wo sich italienische Flammenwerfertruppen ausgezeichnet haben. So in der Schlacht am Piave am 28. Oktober 1918 beim Angriff der XX. Sturmabteilung (reparto di assalto):

«Ein Mg. Nest wird plötzlich auf unserer Rechten lebendig, flankiert und martert uns mit seinem Feuer. Ein Ardito des Flammenwerfertrupps stürzt sich mit seinem Apparat auf die Caverne, aus der das Mg. feuert. In zwei Sprüngen erreicht er die Caverne und versengt das Mg. mit seiner ganzen Bedienung. Aber andere Mg. eröffnen aus benachbarten Stellungen ein geradezu höllisches Feuer. Doch eines nach dem andern erledigt sie der Ardito mit den tödlichen Strahlen seines Flammenwerfers, ohne Gnade, erbarmungslos trotz dem jämmerlichen Verzweiflungsgeschrei der Bedienungen, die ihn um Gnade anflehen.»
O. B.

Journal Royal United Service Institution. August 1932.

Man sagt den Engländern gerne nach, sie seien im allgemeinen keine Freunde trockener Schulweisheit, dafür aber um so schärfere Beobachter und erfahrenere Praktiker. Und auch dem englischen Offizier ist der gleiche Vorwurf nicht erspart geblieben. Er hat sicherlich eine gewisse Berechtigung; man wird aber nicht umhin können, anzuerkennen, dass es die Engländer trotzdem doch überall recht weit gebracht haben.

Unter diesem Gesichtswinkel bekommt die Ansichtsäußerung dreier höherer englischer Offiziere (ein Marineoffizier, ein Artillerist und ein Infanterist der indischen Armee) über die Frage des **Studiums der Kriegswissenschaften durch die Subalternoffiziere** ein ganz besonderes Interesse.

Für manchen vielleicht erstaunlicherweise kommen dabei alle zum Schluss, dass es eigentlich für den Subalternoffizier gar nicht von grossem Vorteil ist, zu früh mit dem Studium kriegswissenschaftlicher Bücher zu beginnen.

Der Marineoffizier äussert sich zum Schluss wie folgt: Es ist ein Fehler, wenn ein junger Offizier die Weisheit grosser Heerführer durch das Studium von Büchern erwerben will, die er noch gar nicht verdauen kann und damit eine Lücke überspringen will, die nur die gereifte Erfahrung überbrücken kann. Auf der andern Seite kann er aber unter der sachgemässen, beständigen Anleitung erfahrener Vorgesetzter jedes einzelne Entwicklungsstadium im Laufe der Dinge studieren, bis ihm schliesslich die grossen Kriegslehren nicht mehr als etwas Abstraktes, sondern als etwas absolut Wirkliches und ganz Natürliches vorkommen.»

Ähnlich spricht sich **der Infanterist** aus: Die erste grundlegende Ausbildung des Offiziers in seiner Einheit muss eine praktische sein; bevor er nicht seinen Dienst bis in alle Details kennt, haben höhere kriegswissenschaftliche Studien keinen Wert — die ersten Dienstjahre sollen ihn vor allem seinen Dienst à fond kennen lehren, ihn geistig elastisch machen und ihn vor allem vor Pedanterie bewahren.

Und der Artillerist betrachtet es geradezu als ein Unglück, wenn der junge Offizier allzu früh dem Einfluss seines Regiments durch Kommandierung in Spezialkurse und Schulen entfremdet und allzu früh in irgend einen Spezialisten mit der ihm leicht anhaftenden Einseitigkeit verwandelt werde. «Das Leben in der grossen Familie des Regiments und die Erfüllung der Pflicht sind die hauptsächlichsten Werkzeuge der Erziehung und Ausbildung unserer jungen Offiziere.»

In unsern schweizerischen Verhältnissen spielt bekanntlich die berufliche Ausbildung unserer jungen Instruktionsoffiziere eine grosse Rolle und ist, wie wohl allgemein anerkannt ist, auch heute noch nicht restlos befriedigend gelöst. Vielleicht enthalten auch die zitierten Meinungsäusserungen von Vertretern einer fundamental anders aufgebauten Wehrmacht ein granum salis, das auch auf die unsrige angewendet werden kann. O. B.

Sommaire de la «Revue militaire suisse», numéro 10, octobre 1932.

Les batailles de Caporetto et du Dobropolie, par le colonel Ch. Verrey. — Le réarmement de notre artillerie, par le lieutenant-colonel Anderegg. — L'armée de mitrailleuses et la suppression de l'artillerie, par le lieutenant-colonel Ch. A. — L'aviation, arme unique, par le général J. Rouquerol. — Informations. — Bulletin bibliographique.

LITERATUR

Die Entwicklung der Wehrpflicht in der Schweizerischen Eidgenossenschaft 1803—1874.

Von Dr. iur. *Werner Baumann*.

Verlag A.-G. Gebr. Leemann & Co., Zürich, 1932. 588 Seiten.

Aus einer Dissertation der rechts- und staatswissenschaftlichen Fakultät der Universität Zürich ist eine Arbeit über die Entwicklung unseres Heerwesens entstanden, auf welche an besonderer Stelle verwiesen werden soll. Thema und Arbeit verdienen diesen Hinweis. Denn in der Zeit von 1803 bis 1874 wurde aus einem organisatorischen Chaos in militärischer Hinsicht die Grundlage geschaffen für die klaren Bestimmungen der noch gültigen Verfassung von 1874 und die auf ihr basierenden Wehrgesetze. In diese Zeit fällt die Unifikation unserer Armee. Aus einem rechtlich kaum umschreibbaren Konglomerat von kantonalen Streitkräften wird schliesslich 1874 die den eidgenössischen, nationalen Gedanken in sich tragende Armee. Aus den kantonalen Truppen wird über das kantonal rekrutierte Bundesheer die Armee der Schweizerischen Eidgenossenschaft.

Der Weg ist lang. Er schliesst den ganzen grossen Kampf des zentralistischen Staatsgedankens gegen die föderalistische Idee in sich. Das Ringen um eine kriegstüchtige nationale Armee